

LES DÉBUTS DES MISSIONNAIRES DU SAINT- ESPRIT EN SUISSE



Les débuts de la congrégation du Saint-Esprit en Suisse sont liés au contexte politique de l'époque, en France et en Suisse. Mais l'œuvre « fut plutôt pour les vocations un repoussoir qu'une attraction ».

Les deux fondateurs des Spiritains

Les spiritains, appelés également missionnaires du Saint-Esprit, ont eu deux fondateurs, à cent quarante ans de distance :

- En 1703, Claude Poullart des Places (1679-1709), après avoir renoncé à une carrière politique, regroupe des étudiants pauvres désireux d'être prêtres et de servir dans des paroisses pauvres. Ainsi naissent la société et le séminaire du Saint-Esprit le 27 mai 1703. A partir de 1816, le séminaire est également chargé de fournir le clergé de toutes les colonies françaises.
- En 1841, Jacob devenu François Libermann (1802-1852), juif et fils de rabbin, converti au catholicisme, fonde la société du Saint-Cœur de Marie. Son but est l'apostolat auprès des Noirs d'Afrique et des esclaves devenus libres dans les îles de Saint-Domingue (Haïti) et Bourbon (La Réunion).

En 1848, la société fondée par Libermann regorge de vocations, mais n'a pas de statut juridique précis. Celle de Poullart des Places existe officiellement mais est à bout de souffle. Les buts des deux congrégations sont très voisins. Les membres de la société du Saint-Cœur de Marie entrent dans la congrégation du Saint-Esprit qui devient ainsi l'héritière d'une double tradition, riche des intuitions communes de ses deux fondateurs.

Le premier spiritain suisse

Après la guerre du Sonderbund (1847), la Suisse devint un état fédéral. La nouvelle constitution de 1848, de tendance radicale, est imposée aux cantons catholiques¹.

Dans le canton de Fribourg, l'évêque du diocèse de Lausanne et Genève depuis 1846, Mgr Etienne Marilley (1804-1889), fut incar-

(1) Charles Gilliard, *Histoire de la Suisse*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1983.

céré au château de Chillon et dut partir en exil et s'établir à Divonne (France), jusqu'en 1856². Le grand séminaire de Fribourg fut fermé³. Les catholiques organisèrent un certain nombre d'organismes de défense. La *Société Pie IX*, le plus souvent appelée sous son nom allemand : *Piusverein*, en était l'organisation faîtière⁴.

Dans ce contexte-là, le premier spiritain suisse, Jean-Baptiste Victor Dupraz, entre dans la congrégation du Saint-Esprit en 1854. Il était né en 1833, à Echallens, dans le canton de Vaud. En 1853, il ne peut entrer au séminaire de Fribourg qui est fermé. Son évêque, en exil, lui donna la possibilité d'étudier au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux, près de Paris. C'est là qu'avait étudié le Père Libermann. Il y rencontra d'anciens professeurs de celui-ci, dont M. Pinault, et décida de devenir spiritain.

Cela n'alla pas tout seul avec son évêque. Selon une lettre du P. Dupraz, Mgr Marilley lui aurait dit : « *Vous rentrerez dans le diocèse, n'est-ce pas, lorsque vous serez prêtre ? Ah ! Il y a*

assez de chinois dans le canton de Vaud, sans aller en chercher en Chine. »⁵ La résolution du séminariste finit par triompher et le 17 mai 1854, son évêque lui écrivait : « *Vous m'annoncez votre résolution d'entrer dans la congrégation de M. Libermann. Je n'ai ni le droit ni la volonté de m'opposer à votre projet.* »⁶ Son ancien curé, l'abbé Frossard, prit aussi très mal la chose. En 1859, devenu professeur au collège de Fribourg, il lui adressa une lettre dans laquelle il jouait sur les sentiments de patrie et de famille⁷. Mais, en 1860, le Père Dupraz partit pour le Gabon. Il y exerça son ministère jusqu'à sa mort le 7 juin 1870. Il n'eut pas d'émules.

En Suisse, l'heure spiritaine n'avait pas encore sonné.

Les débuts de la congrégation en Suisse alémanique

Six ans plus tard, en 1860, de l'autre côté de la Suisse, à Rorschach, au bord du lac de Constance, un autre Suisse entra dans la congrégation. Il se nommait Gebhard Eigenmann. Il était né en 1841. Il avait fait connaissance avec la congrégation par des parents qu'il avait dans le sud de l'Allemagne. Il faut savoir que le Père Schwindenhammer, supérieur général, avait entrepris une action au Wurtemberg. Plusieurs curés de

(5) Arch. CSSp, Dossier Dupraz, lettre du 27 avril 1854.

(6) *Ibid.*, lettre du 17 mai 1854.

(7) *Ibid.*, Fribourg, 23 septembre 1859.

(2) Cf. *L'affaire Marilley et le canton de Vaud*, Annales fribourgeoises, 54 (1977-1978).

(3) Gaston Castella, *Histoire du canton de Fribourg*, Fragnière Frères Editeurs, 1922.

(4) Urs Altermatt, *Der Weg der Schweizer Katholiken ins Ghetto*, Freiburg Schweiz, Universitäts Verlag, p. 52.

ce pays étaient acquis à la cause de la congrégation⁸. D'autre part le périodique *Der Katholik*, journal catholique allemand, dans lequel Libermann avait présenté la congrégation en 1845⁹, était lu dans toute l'aire germanophone, semble-t-il. Le cousin allemand de Gebhard, Georges Graf, avait étudié un certain temps dans la congrégation¹⁰.

Rorschach se trouve dans le canton de Saint-Gall. Ce canton n'avait pas fait partie du Sonderbund, car c'était un canton où coexistaient des communautés catholiques et protestantes. Cela a pu contribuer à une plus grande ouverture des communautés chrétiennes de cette région à l'élan missionnaire.

Le Père Eigenmann passa la plus grande partie de sa vie au Portugal. Il est le fondateur de cette province spiritaine. Il avait gardé des contacts avec la Suisse et les institutions catholiques de ce pays. Ancien étudiant du collège

de l'abbaye d'Einsiedeln, il y effectua une visite en 1892, et fut reçu à la table de l'Abbé. Il parla vocation religieuse avec le prieur, et eut l'occasion de rencontrer un ancien condisciple,



Le père Gebhard Eigenmann (1841-1910)

président général des associations catholiques des ouvriers suisses¹¹ qui dépendaient du *Piusverein*.

Un prêtre de ce même canton, l'abbé Karl Bischofberger, curé de Jonschwill dans le Toggenburg, avait embrassé la cause spiritaine. C'était, semble-t-il, un personnage haut en couleur, maître dans sa

paroisse. De 1883 à 1900 environ, il envoya régulièrement des jeunes dans la maison spiritaine de Chevilly en vue d'en faire des Frères. La plupart avaient travaillé dans l'industrie de la broderie. On peut se poser la question : pourquoi presque uniquement des Frères ? Il envoya ainsi au moins une vingtaine de jeunes. Certains ne firent que passer mais huit tout de même restèrent dans la congrégation.

L'abbé Bischofberger s'était occupé de jeunes dans le patronage des apprentis et ouvriers, dans le *Piusverein*. Il n'est pas impossible qu'il y ait rencontré le Père Eigenmann

(11) En allemand : *katholische Arbeitervereine*. Cf. Urs Altermatt, *op. cit.*, p. 119.

(8) P. Josef Th. Rath, CSSp, *Zur Geschichte der Deutschen Provinz der Kongregation vom Hl. Geist, Die Anfänge der Marienthaler Provinz, 1855-1865*, p. 11.
 (9) *Der Katholik*, n° 12, 26 janvier 1845.
 (10) Arch. CSSp, Dossier Eigenmann, lettre du 19 juin 1867 ; dossier Graf.

puisqu'ils avaient les mêmes contacts dans l'Eglise catholique en Suisse.

On demande des spiritains pour les écoles en Suisse

Les organisations de l'Eglise catholique en Suisse connaissaient la congrégation, ne serait-ce qu'à travers les écoles qu'elle dirigeait en France. Elles vinrent donc frapper à sa porte pour lui demander des enseignants. Ce n'est d'ailleurs pas uniquement la réputation qui importait pour elles, mais aussi le profit économique. Des religieux ou des religieuses coûtaient moins cher.

Quand les congrégations religieuses durent quitter la France en 1904, il est dit que Georges Python, homme d'Etat fribourgeois, aurait dit à un conseiller national : « *Quel intérêt avez-vous donc à empêcher Fribourg de tirer un profit économique des événements de France ?* »¹² Il faut ajouter que, dans la foulée de 1848, une nouvelle constitution suisse avait été acceptée en 1874. Elle avait été composée à l'époque du *Kulturkampf* et contenait des lois dites « d'exception » concernant les diocèses, les couvents et les jésuites ainsi que les congrégations qui leur étaient affiliées.

Le premier qui proposa une maison à la congrégation fut l'abbé Fros-

sard, l'ancien curé du Père Dupraz. Mais en 1858, la congrégation ne put accepter l'institut de la Gouglera, près de Fribourg. En 1886, on proposa une école commerciale catholique, à Lucerne, sur le Wessemelin. La même année, le curé de Promasens, dans le canton de Fribourg, l'abbé Thierrin, proposait un orphelinat dans sa paroisse. Une année plus tard, on demandait des spiritains pour une colonie pénitentiaire de garçons (en allemand, *Knabenrettungsanstalt*), dans le canton d'Argovie, dans une ancienne abbaye de cisterciennes. Les demandes avaient l'appui du *Piusverein*. Aucune de ces demandes ne fut acceptée par les supérieurs de Paris.¹³

En 1885, la congrégation accepta une maison, en France, à la frontière suisse, à Douvaine, près de Genève. C'était un orphelinat fondé par un ancien curé de Genève, le Père Joseph. Il était destiné surtout aux petits orphelins catholiques de Genève pour les préserver « de la propagande protestante ».

Des religieuses suisses de la Sainte-Croix d'Ingenbohl y travaillaient déjà¹⁴. Il semble que le plus grand nombre de ces garçons venaient de familles savoyardes établies à Genève. Mais ce fut là le premier contact effectif des Spiritains avec la Suisse.

(12) Pie Philipona, *Georges Python*, Dijon, Publications Lumière, 1927, p. 149.

(13) Arch. CSSp, 491-A-I ; 133-A-X.

(14) Arch. CSSp, 128-A-II.

En 1891, les spiritains prennent en charge la maison de Drogens, située entre Fribourg et Lausanne.



La première maison en Suisse

La présence des Pères à Douvaine permit aux spiritains de trouver leur première maison en Suisse. En 1891, ils prirent en charge la maison de Drogens, située entre Fribourg et Lausanne. Drogens était une colonie pénitentiaire comme les spiritains en dirigeaient en France, par exemple à Langonnet ou à Saint-Ilan, en Bretagne. Dans le contexte suisse de l'époque, c'était « une maison de refuge et de discipline pour les enfants abandonnés et les jeunes délinquants de la Suisse catholique »¹⁵. L'établissement avait été mis en place par l'abbé Joseph Comte, curé de Châtel-Saint-Denis, qui était un personnage influent du *Piusverein*¹⁶. Les spiritains

y restèrent de 1891 à 1895¹⁷. Ils ne s'y sentirent jamais à l'aise. En quatre ans, il y eut cinq supérieurs qui se succédèrent, les Pères Pascal, Lorber, Bertsch, François et Stoffel, avec – en intérim – à l'époque de Bertsch, le Père Rumbach. Ils eurent beaucoup de difficultés à s'adapter à la Suisse. Ainsi le Père Bertsch¹⁸ supérieur de 1892 à 1893, écrivait-il dans un rapport à ses supérieurs de Paris : « *L'Etat de Fribourg est l'équivalent d'un petit canton de France. Un conseiller d'Etat est donc l'équivalent d'un conseiller de canton en France* ». En marge, le supérieur de Paris avait écrit : « *pas d'accord* »¹⁹.

(17) Arch. CSSp, 504-B.

(18) Le Père Victor Bertsch (1841-1903) était un Alsacien né à Bitschwiller près de Thann. Il n'a jamais exercé son ministère outre-mer, mais toujours en France, à part l'intermède de Drogens.

(19) Arch. CSSp, 504-B-III, lettre du 12 février 1895.

(15) Prospectus de la Colonie, aux archives de l'évêché de Fribourg.

(16) Dominique Barthélémy op, *Diffuser au lieu d'interdire. Le chanoine Joseph Schorderet (1840-1893)*, Fribourg, 1993.

Le conseiller d'Etat en question était Georges Python qui fonda l'université catholique de Fribourg. Par contre, le Frère Didier, spiritain, était « réputé dans la région », mais en difficulté avec ses supérieurs de Drogens. L'abbé Comte avait déjà écrit au supérieur général : « *Vos Frères font si bien et vos directeurs fatigués et usés ne peuvent faire face (...) (il faut) laisser la direction à un Frère et nous donner simplement un aumônier.* » Il était impensable à l'époque, dans la congrégation, de donner une responsabilité à un Frère. Nouvelle plainte en novembre 1894, la maison de Drogens marche mal « *pendant qu'à quelques kilomètres une maison protestante engouffre les indisciplinés catholiques avec un calme désespérant.* »

Les spiritains avaient de la peine à comprendre le système suisse et les Suisses ignoraient les habitudes de la congrégation. Le Père Bertsch se trouvait ainsi en conflit avec le Frère Didier, avec monsieur et madame Python. Il ne s'entendit pas avec les sœurs d'Ingenbohl qui s'occupaient de l'intendance et provoqua leur départ. Selon un visiteur, la sœur Hildegarde qui avait travaillé auparavant à Douvaine était « un vrai cordon bleu ». Mais l'année suivante, après son départ, le Père Philippe Kieffer se plaignait de la cuisine : « *On a renvoyé les sœurs, plus de cuisinière.* » En novembre 1895, les spiritains

quittaient Drogens. Ils furent remplacés par les Pères salvatoriens.

A Drogens, une autre source de difficultés était que les spiritains voulaient installer à côté de l'œuvre un groupe de petits séminaristes et un postulat de Frères. Il aurait fallu d'abord faire marcher l'institution. Le Père Bertsch écrivait : « *Drogens n'avait pour moi quelque attrait que pour l'espoir d'y faire un jour une œuvre de latinistes comme à Seyssinet... à côté de la colonie et d'un petit noviciat de Frères.* » Seyssinet, situé près de Grenoble, était une école apostolique pour la formation des jeunes spiritains, mais pas une colonie pénitentiaire. Le Père François écrira : « *L'œuvre de la congrégation en Suisse est plutôt pour les vocations un repoussoir qu'une attraction.* » Monsieur Python d'ailleurs écrivait sur le même ton : « *Je me berçais de l'espoir que votre congrégation que j'aime pénétrerait en Suisse et en Allemagne sous le couvert de Drogens.* »²⁰

(20) Arch. CSSp, 504-B-II, lettre de l'abbé Comte au P Grizard CSSp, 17 juillet 1895, lettre de l'abbé Comte, 25 septembre 1894, lettre de l'abbé Comte, 14 octobre 1894 ; 504-B-III, lettre du P. Ehrhard cssp au P. Guyot CSSp, lettre du P Ph. Kieffer, 15 juin 1893, lettre du 31 juillet 1892, Père Bertsch au Père Emonet, lettre du 11 octobre 1894. Père François au Père Emonet ; 504-B-II, lettre du 12 novembre 1894. Georges Python au Père Emonet.

La maison de Fribourg

En France voisine, en 1901, une nouvelle loi visait à supprimer les congrégations religieuses. Mgr Le Roy²¹ réussit à démontrer que la congrégation du Saint-Esprit avait une existence légale²².

Il fallait encore obtenir la reconnaissance des maisons de France. Peu de résidences spiritaines purent subsister. La congrégation fut amenée à diversifier ses implantations. Elle projeta d'installer un séminaire en Suisse. En 1904, fut achetée à Fribourg, la petite villa des Charmettes (Botzet 9).

On acheta aux Sœurs de Saint-Paul, un terrain situé à proximité, pour y construire une maison plus grande (le Botzet 18). Mgr Le Roy en fit la bénédiction le 19 juin 1906.

La proximité de l'université catholique fondée par Georges Python fut déterminante dans le choix de la congrégation. Ce dernier était favorable aux missions. Dès 1902, il avait

(21) Mgr Alexandre Le Roy (1854-1938), Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit de 1896 à 1926.

(22) H. J. Koren, *Les Spiritains. Trois siècles d'histoire religieuse et missionnaire*. Histoire de la congrégation du Saint-Esprit, Paris, Beauchesne, 1982, pp. 196 ss.



*Le père Joseph Décaillet
(1865-1927)*

accueilli à Fribourg madame Bigard, fondatrice de l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre. Le gouvernement Fribourgeois avait conféré à cette œuvre la reconnaissance d'utilité publique et la personnalité morale. Les spiri-

tains le connaissaient déjà depuis l'affaire de Drognens. Il fit tout son possible pour qu'ils puissent être admis en Suisse. Pour tourner la loi suisse sur les congrégations, il demanda que la maison devienne un foyer d'étudiants qui suivraient les cours à l'université. Il chercha de même, avec les spiritains, un nom pour la

maison. Le titre *Institut américain* lui aurait plu, *Institut Pie X* aussi ! Finalement on se détermina pour *Institut des Missions*.

On demandait aux spiritains de s'habiller comme le clergé séculier, et de s'appeler *Monsieur l'abbé* pour les Pères, *Monsieur* pour les Frères. Il fallait un supérieur à la maison. M. Python conseilla de ne pas choisir un Français, ce qui aurait pu éveiller des suspensions. On chercha donc un allemand ou un américain, mais on trouva un suisse, le Père Joseph Décaillet, né à Salvan (Valais). Il fut donc le premier supérieur de Fribourg, et le resta jusqu'à sa mort en 1927.

Mgr Le Roy connaissait un professeur de Fribourg, M. Jean Brunhes, celui que l'on a nommé "le père de la géographie humaine", qui lui avait parlé, dès 1902, d'un projet qu'il avait en tête : « *Nous avons, écrivait-il, nous autres catholiques, dans le personnel si nombreux et exceptionnellement patient et dévoué des missionnaires, une armée de chercheurs et de savants, dont nous ne tirons pas et ne savons pas tirer parti.* » M. Brunhes continuait ainsi : « *Le Gouvernement (de Fribourg) très dévoué au Christ, organise tout en vue de vos missionnaires, on crée les cours nécessaires, en peu de temps ils sont formés ; et sur l'ensemble du globe ils constituent un réseau de chercheurs écoutés et suivis.* » En fait, il proposait pour les jeunes Pères une sorte de complément de formation dans les matières scientifiques.

C'est pour cette raison qu'en plus d'un certain nombre d'étudiants prenant des cours de théologie, il y en eut d'autres qui participaient à un cours spécial portant sur la géographie, la météorologie, la topographie, la cosmographie... Ce système des cours spéciaux pour missionnaires fonctionna quelques années, mais très vite on n'en parla plus. Le séminaire lui-même accueillit des spiritains de divers pays. Mais la guerre de 1914-1918, les difficultés financières qui suivirent la guerre, lui portèrent un mauvais coup. Après 1921, on n'y

trouve plus d'étudiants. La maison revivra plus tard.

La maison de Montana

La congrégation se trouve confrontée à un autre problème avec la fermeture en 1903 de sa maison de Pierrroton, au sud de Bordeaux, où étaient soignés les spiritains malades, dont de nombreux tuberculeux.

Dès 1904, certains furent soignés à Leysin, dans les Alpes vaudoises. On peut lire dans un rapport : « *Nous sommes installés dans un petit chalet, à la Dent du Midi, tenu par une ancienne religieuse de France et pouvant loger une douzaine de personnes.* » Mais les supérieurs de la congrégation hésitaient beaucoup devant ces situations nouvelles. Ils avaient tendance à envoyer les malades à Fribourg. Le Père Décaillet, supérieur de la maison, se plaignit : « *J'attire votre attention sur le grave inconvénient qu'il y a d'avoir des poitrinaires dans la maison. Nous sommes vingt et sur ce nombre trois poitrinaires. Faut-il contaminer une maison neuve ? Je plains nos chers malades, je m'intéresse aussi à ceux qui sont en bonne santé.* » Par ailleurs, pour certains, se faire soigner dans un sanatorium ressemblant à un hôtel, cela faisait luxe. Ainsi, le Père Berthet pouvait écrire dans un rapport de 1913 : « *C'est à mon sens plus que la congrégation ne doit à ses membres vu le genre de pauvreté consacrée par nos Règles et Constitutions.* »



✧

Pour la Villa Notre-Dame des pères spiritains à Montana, l'architecte François-Casimir Besson (1869-1944) a imaginé un grand rectangle qui s'élève sur quatre niveaux, avec une chapelle à l'ouest

Mais, il fallait bien soigner les malades. Leysin était une solution provisoire. Le Père Décaillet se mit en recherche d'un lieu. Il pensa à un chalet à Charmey, dans le canton de Fribourg, puis à une maison à Hermance, dans le canton de Genève. Enfin, en 1912, il opte pour la région de Sierre, et pour Montana. Un immeuble fut loué sur la commune de Randogne, le chalet des Taulettes. Le 19 janvier 1912, le Père Décaillet vint procéder à l'aménagement de la maison, avec une équipe venue de Fribourg. Cela dura quelque temps. Ils ne rentrèrent à Fribourg que le 5 mars. Dès le 4 mars, un groupe de spiritains était arrivé, dont le Père Jean Joseph da Cruz (1883-1962).

L'installation aux Taulettes n'était que provisoire. Dès 1913, la congrégation se mit à la recherche d'un terrain pour y bâtir une maison plus vaste. Le Père Edouard Paix, fils d'un industriel du nord de la France, apporta les fonds pour la construction.

Un terrain fut acheté à la Combaz, plus en altitude. « *L'emplacement choisi pour bâtir est à 1500 mètres d'altitude, au niveau de la station climatique de Montana* »

En mars 1918, commencèrent les travaux de construction. La première pierre de la Villa Notre-Dame fut bénite le 14 mai 1918. Le 21 octobre 1919, les spiritains en prirent possession. La maison était un scolasticat pour spiritains tuberculeux. Ils y étudiaient dans la mesure de leurs possibilités et accédaient aux ordres sacrés. Un certain nombre purent partir outre-mer et y travailler ensuite pendant de longues années. Parmi eux, citons le Père Marius Balez (1890-1972), qui fut le seul spiritain à pouvoir demeurer en Guinée sous le régime de Sékou-Touré.

JOSEPH CARRARD, CSSP

(extrait d'un article, revu et complété, paru dans "La mission spiritaine dans l'histoire", Mémoire Spiritaine, n° 7, premier semestre 1998, pp. 44 à 54)